

## LYRISME RELIGIEUX ET MYSTIQUE

ALBERTINE FERLAND-ANGERS ET MILLICENT

L'année 1923 a vu paraître deux recueils de poésie religieuse canadienne, dus à des plumes féminines. Sous le pseudonyme de Millicent, une jeune fille âgée de vingt ans à peine a composé une série de pièces intitulée *Campanules*. Bien que les sous-titres *Pro Deo*, *Pro Patria*, *Pro Domo* indiquent un mélange d'inspiration religieuse et profane, il se dégage de tout le livre comme un parfum mystique: les intentions de l'auteur ne seront donc pas trahies, si nous mettons son œuvre à côté du travail consciencieux qu'Albertine Ferland-Angers intitule modestement: *Essai sur la Poésie Religieuse canadienne*; il s'agit dans ce dernier ouvrage, d'un florilège de poèmes chrétiens recueillis dans l'histoire littéraire du terroir, avec un commentaire raisonné qui s'ajoute aux citations; cette enquête, présentée d'abord au public sous forme de conférence, valait d'être publiée, en raison des aperçus originaux qu'on y rencontre sur l'effort des poètes pour traduire leurs plus intimes émotions.

Dans ce cadre, les *Campanules* trouveront aisément leur place: écloses trop tard pour figurer dans l'*Essai*, ces fleurs compléteront la gerbe pieuse composée par Albertine Ferland-Angers.

\* \* \*

Tout comme au lendemain de la grande tourmente révolutionnaire de 1789, la littérature religieuse est heureusement à la mode de nos jours; les grands problèmes de nos destinées surnaturelles inquiètent trop les âmes

Millicent. · Leclerc ·

pour ne pas avoir au moins quelques interprètes parmi les "Favoris des Muses". Comme le fait remarquer Madame Ferland-Angers, ce mouvement s'accroît en France, où Paul Verlaine, Louis Le Cardonnell, Francis Jammes, Paul Claudel et Charles Péguy, pour ne citer que ceux-là, ont obtenu des succès significatifs.

Mais les initiés n'ignorent pas les difficultés du genre, et nous aurons occasion de voir que les auteurs canadiens n'ont pas toujours évité les écueils d'une telle entreprise. Ces morceaux, dont l'un s'appelle "Franges d'Autel", sont parfois de la "poésie en dentelles", poésie de sanctuaire, de cloître, de *sacristie*, pourrait-on dire, si le mot pouvait figurer ici sans défaveur; cette inspiration n'intéresse qu'un cénacle d'âmes épurées, planant au-dessus des sens et de la matière.

C'est même l'idée que s'en fait, semble-t-il, Albertine Ferland-Angers: "Ne convient-il pas, déclare-t-elle, de déterminer ce qui constitue cette poésie? Faut-il entendre par là une sorte de rêverie religieuse où la beauté des choses sert d'inspiration au poète plutôt que la religion elle-même? Evidemment non; ce serait là de la poésie tout court. Ce qui constitue une poésie religieuse, ce sont des vers qui célèbrent les vérités de notre foi et ses symboles, ce sont les cris de l'âme: repentir, résignation, actes de foi, et ces mystérieux colloques entre la créature et le Créateur.... Dans la poésie religieuse, la rhétorique n'a rien à faire et les produits du pur concept de l'esprit sonnent faux".

La rhétorique, en effet, n'a jamais créé le génie, pas plus dans le domaine des lettres chrétiennes qu'ailleurs, et les "purs concepts de l'esprit" sont essentiellement une matière philosophique; aussi bien, en éliminant la "beauté des choses" du Parnasse catholique, on risque d'y voir

croître des fleurs incolores, qui s'épanouissent dans les clartés de l'intelligence au lieu d'emprunter leur éclat à l'imagination et à la sensibilité, seules facultés vraiment poétiques. Madame Ferland-Angers ne disconvient pas de cette tendance, surtout dans la dernière partie de son étude: "Ici, dit-elle, il faut s'attendre à la gravité, renoncer aux plaisirs de l'imagination, à la musique même, pour s'occuper du sens des mots".

Une pareille théorie, poussée jusqu'à ses dernières conséquences, nous conduirait au genre didactique, à la théologie scolastique, sans plus. Et, en fait, on peut remarquer sans irrévérence que les HYMNES et PROSES d'Eglise, dans leur ensemble, n'ont d'autre prétention que d'être le schéma très net, mis en vers, des doctrines de notre foi. Prenons, par exemple, le *Lauda Sion*, chant de triomphe de la Fête-Dieu: après un début grandiose, qui est une invitation à célébrer la gloire du Dieu caché, nous nous trouvons en plein dogme catholique, avec les formules de l'Ange de l'Ecole; c'est un traité en raccourci, et combien lumineux! sur le miracle de la Transsubstantiation et ses corollaires. Mais il serait téméraire d'affirmer que ce soit là de la poésie, dans l'acception ordinaire de ce mot.

Il ne faut donc pas que la phalange moderne des artisans en vers se laisse égarer dans cette voie, sous peine d'atteindre seulement quelques dévots lecteurs, épris de considérations transcendentes et immatérielles. Ces mystiques goûtent la métaphysique et la psychologie raffinée des livres pieux, mais le grand public n'est sensible qu'aux larges effusions humaines, sorties du cœur et des entrailles de ses semblables. N'est-ce pas pour nous atteindre tous, justes et pécheurs, que le Fils de Dieu s'est revêtu de notre corps, avec ses vibrations de joie et de souffrance, complétant ainsi les merveilles de la Création,

qui parlait déjà à tout notre être sensible? La nature tout entière est un immense poème dont l'armature se plie sans effort à des formes religieuses, et la venue du Christ en est le couronnement, poème d'âme, sans doute, mais aussi poème de chair et d'os.

C'est ainsi que les artistes doués de génie et de piété ont interprété ce qui frappait leurs regards, qu'il s'agisse de la littérature ou des arts plastiques. Sans sortir du domaine littéraire, il suffit d'évoquer soit les chefs-d'œuvre épiques qui s'appellent *La Messiade*, *Le Paradis Perdu*, *La Divine Comédie*, soit, plus près de nous, le lyrisme de Lamartine ou même de Victor Hugo, dans les pièces où leur âme s'élançait vers l'Infini; tous ces grands poètes sont éminemment humains, jusque dans les envolées les plus célestes. Il y a aussi le drame religieux du XVII<sup>ème</sup> siècle: dans *Polyeucte*, *Esther*, *Athalie*, nous voyons agir des êtres qui nous touchent de près, et qui sont pourtant des types incontestés d'idéal supra-terrestre.

\* \* \*

A quoi bon insister? Madame Ferland-Angers aurait senti le besoin d'élargir ses définitions, si elle avait voulu embrasser dans son *Essai* la poésie religieuse des différents siècles et ne pas s'en tenir aux jeunes poètes de son pays. Il n'est pas exagéré de dire que les auteurs analysés dans son livre se meuvent dans un cadre trop étroit, où la contemplation directe du surnaturel laisse trop peu de place à la nature. Ces écrivains ont généralement suivi de trop près la liturgie catholique, empruntant son vocabulaire tel quel sans le rajeunir; nos oreilles sont trop habituées au style des sermons et des exhortations morales pour ne pas le retrouver ici, sous une forme versifiée. Prenons au hasard une des pièces citées dans le recueil:

*“Je vous revois, Seigneur, à ce bois suspendu:  
Comme au jour du trépas, votre tête inclinée  
Semble nous dire encor: “La faute est pardonnée,  
Tout mon sang à grands flots pour elle est répandu”.*

*O Jésus! vers nos cœurs qui vous jettent l'offense,  
Tournez votre regard pour les rendre meilleurs,  
Et notre humanité, gémissant aux malheurs,  
Convoïtera le ciel d'où lui vient l'espérance”.*

Il y a là de la piété, de l'onction, on ne saurait en disconvenir: Louis-Joseph Doucet est un fervent; mais la langue de ces strophes n'est guère, à la métrique près, qu'une variante des Cantiques de la Passion chantés chaque année par tout un peuple en prières; la personnalité de l'écrivain disparaît sous l'imitation. On a beau dire que Corneille a mis en vers l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Office de la Sainte-Vierge*; malgré les incontestables mérites qu'on y découvre, ce ne sont pas là ses principaux titres de gloire.

On éprouve la même sensation du *déjà vu* en lisant la paraphrase qu'a composée Millicent, du Cantique sacré: *Benedicite omnia opera Domini Domino*:

*“Seigneur, je te bénis pour la lumière ardente  
Que chaque aube rapporte aux cieux émerveillés;  
Pour le bienfait de l'ombre, épaisse et reposante,  
Qui verse sa fraîcheur à nos fronts ennuyés.*

*Je te bénis, Seigneur, pour la voûte étoilée  
Dont chaque astre est un monde affirmant ta grandeur;  
Pour le sable des mers, richesse inviolée,  
Que l'ombre du flot bleu cache en sa profondeur”.*

Ces énumérations, très prisées dans la poésie hébraïque, sont loin de notre génie qui demande autre chose que de simples canevas.

\* \* \*

Il serait injuste de ne pas reconnaître que les poètes canadiens dont il est ici question ont souvent brisé ces

cloisons où leur talent se sentait prisonnier. Ils ont goûté, eux aussi, la "beauté des choses", et l'*Essai* d'Albertine Ferland-Angers ne s'obstine pas à justifier ses premières définitions, écrites au courant de la plume, en dehors de toute précision critique. Il y a un choix abondant de pièces bien senties, où les émotions des auteurs nous envahissent d'autant plus qu'elles sont discrètement exprimées.

Voyez ce gracieux portrait de la jeune communiant, telle que nous la peint mademoiselle Marie Beaupré:

*"Elle n'a pas douze ans, elle ignore son âme;  
Mais on ne sait quel air grave et doux, ce matin,  
S'épand de son beau front à ses pieds de satin,  
Et fait de cette enfant, déjà presque une femme,*

*Sous ce brouillard de tulle et sous ces plis brodés  
Palpite un cœur naïf, empli d'un grand mystère;  
Un esprit pur voit Dieu redescendre sur terre  
Pour le petit et l'humble, amis qu'il s'est gardés".*

Voilà qui est vivant, concret, accessible à tous: les incrédules eux-mêmes ne restent jamais indifférents à cette apparition de blancheur et d'innocence.

Plus tard viendront les âpres luttes entre l'amour terrestre et l'amour divin: Pamphile Lemay ne craint pas de mettre en présence l'idole qui l'attire et la bonne sainte qu'il invoque dans sa détresse:

*"Oh! quel amour profane  
M'a soudain enivré!  
Je crois que je me damne..  
Secourez-moi, sainte Anne,  
Sainte Anne de Beaupré!..."*

*Depuis que je l'ai vue, à l'ombre d'un grand chêne,  
Orner coquettement ses longs cheveux d'ébène  
De l'humble fleur des champs;  
Depuis que je l'ai vue, innocente et superbe,  
Dans le calme du soir s'agenouiller sur l'herbe,  
Pour écouter des chants,*

*Oh ! quel amour profane  
M'a soudain enivré !  
Je rois que je me damne...  
Secourez-moi, sainte Anne,  
Sainte Anne de Beaupré !...*

Il ne faut pas craindre de laïciser à l'excès l'inspiration religieuse en y introduisant l'expression des faiblesses humaines, dans les limites de la réserve morale; cette franchise est celle des grands convertis, et ce n'est pas ce qui nous édifie le moins dans leur histoire: les gémissements d'un Verlaine proche parent de Pamphile Lemay, sont d'un pathétique qui ne dépare en rien son profond mysticisme.

L'image du Crucifié se dresse devant tous les êtres souffrants; ce thème est inépuisable dans la peinture, dans la statuaire, comme sous la plume des écrivains: Adolphe Routhier l'a traité avec un puissant réalisme, Emile Nelligan avec le souci d'un psychologue, Albert Lozeau avec l'intimité d'un ami; pour ce qui concerne ce dernier, il est à regretter que Madame Ferland-Angers ne cite de lui qu'un sonnet d'une facture contestable, dont elle a souligné quelques négligences: les œuvres de Lozeau, qui seront réimprimées sous peu dans une édition collective, renferment assurément des poèmes moins imparfaits, au point de vue qui nous intéresse.

La jeune poétesse Millicent, dans la première partie de son recueil, a souvent trouvé la note juste, à son tour, pour extérioriser ses émotions chrétiennes: les solennités liturgiques, les édifices du culte, la silhouette du prêtre apparue dans une rencontre fortuite, tout cela est peint en tons clairs, avec la sincérité d'une âme dont la vie n'a pas encore terni la fraîcheur.

On peut en dire autant des autres poèmes où la jeune fille célèbre les beautés de sa patrie et les charmes du

foyer; qu'on lise la fantaisie intitulée *Amour*; il y a un adorable mélange de candeur et d'espièglerie malicieuse; dans toutes ces pages, ce n'est pas seulement un caractère contemplatif qui se révèle, mais un cœur qui veut être armé contre les surprises de l'existence: les quatrains qui ont pour titre *Virilité* sont une profession de foi stoïque

\* \* \*

Partout, chez Millicent comme chez ses devanciers, on rencontre de beaux vers, de belles strophes; pourquoi faut-il que cet art ne se soutienne pas? La plupart des poèmes compris dans les deux volumes qui nous occupent ne sauraient être admirés en entier sans compromettre les règles d'une critique même bienveillante. A quoi attribuer ces fléchissements? Nous avons fait, dès le début, le procès du spiritualisme outré qui risque d'appauvrir l'art, en éliminant ses formes concrètes et tangibles; mais ce n'est là qu'une tendance, corrigée par les riches facultés des écrivains: les sujets traités par eux demeurent des thèmes essentiellement lyriques, capables d'alimenter leur inspiration. Il faut plutôt s'en prendre à l'exécution pour expliquer les insuffisances de l'œuvre: manque de réflexion, de méthode, c'est ce qui frappe le lecteur tant soit peu averti des lois de l'orchestration poétique.

D'abord, la matière est trop chargée dans la plupart des morceaux: on y parcourt une série de simples indications qui demanderaient un développement; les objets sont à peine entrevus, alors qu'ils devraient être analysés; quand on visite un musée, il faut savoir s'arrêter devant les principaux chefs-d'œuvre pour en détailler les lignes ou les couleurs; le temple chrétien recèle des mystères et des symboles dont le sens profond échappe à un spectateur superficiel. De plus, les diverses images qui passent

sous nos yeux, dans les *Campanules* comme dans l'*Essai*, sont loin d'être coordonnées autour d'un centre pour former un tableau d'une parfaite unité. Il arrive même que le titre est mal choisi, ce qui marque beaucoup d'irréflexion: les vers de Millicent *Sur le train* ont pour sujet, non pas la rapidité des spectacles qui défilent sous les regards du voyageur, mais la luxuriance de la nature par une journée d'été ou de printemps (car les deux saisons semblent confondues):

"*Quel miracle géant que tout ce renouveau  
Après le grand sommeil dont a dormi la terre !  
Par un bienfait sans nom, un étrange mystère  
Chaque été nous revient et plus jeune et plus beau*".

On rencontre aussi, chemin faisant, trop d'incorrections matérielles. Les impropriétés de termes abondent: dans l'*Avant-Propos* de l'*Essai*, l'auteur appelle son recueil une *compilation*, anglicisme qui constitue ici un contre-sens outrageant pour un tel travail. Ailleurs, ce sont des métaphores bizarres, dans le genre de celle-ci qu'on relève chez Millicent, page 55:

"*Les trèfles, dans nos champs, piquent leur tête rose*".

Au point de vue de la métrique, il y a plusieurs vers faux dans les *Campanules*:

*Moi qui jouis d'un bon feu dans ma vieille maison*".  
(page 63).

Le mot *jouis* doit compter pour deux syllabes.  
Même infraction à la prosodie, page 80:

"*Appelez-moi vers vous, que j'en jouisse au plus tôt*".

Le mot *science*, à la page 93, est considéré à tort comme monosyllabique.

On pourrait relever une quantité innombrable d'hiatus,

et de rimes qui sont plutôt des assonances. Il n'est pas mauvais de mettre en garde les poètes canadiens contre l'habitude de faire rimer ensemble des mots de même nature grammaticale: substantifs, adjectifs, adverbes accouplés sans aucun effort d'originalité. Qu'ils apprennent à "faire difficilement des vers faciles". C'est le secret d'éviter les tournures banales que l'on pardonne seulement à des novices.

\* \* \*

Toutes ces critiques prouvent simplement que la littérature de la Nouvelle-France n'est pas encore parvenue à sa pleine maturité, mais qu'elle y travaille: l'aurore, teintée de belles couleurs parmi les nuages en feu, appelle le plein-midi. Il en fut de même dans l'Ancienne France à l'époque de Ronsard, dont on va célébrer le quatrième centenaire: Ronsard et ceux de son école ont laissé des vers de valeur très inégale; le mérite du poète vendômois est d'avoir suscité un mouvement qui devait aboutir à l'âge d'or des lettres françaises:

*"Qu'on dise: "Il osa trop!" Mais l'audace était belle".*

Ce vers de Sainte-Beuve résume les nobles tentatives des écrivains que l'on vient d'étudier; ce sont des précurseurs et ils auront, à ce titre, leur place marquée dans l'histoire littéraire de l'avenir.

Comme l'a dit tout dernièrement, dans une conférence, le vice-recteur de l'Université de Montréal, "que les auteurs canadiens aient maladroitement ou non rempli leur tâche, cela n'influe nécessairement pas sur le fait de l'existence même de notre littérature". Nous conseillons à ces vaillants ouvriers de la plume de ne pas se laisser décourager par les multiples corrections qu'on leur propose:

“Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage”.

Que les femmes elles-mêmes, qui ont plus de loisirs que les hommes, ne se contentent pas d'être des inspiratrices; en entrant dans la pléiade des Millicent, des Albertine Ferland-Angers, des Marie Beaupré, des Blanche Lamontagne, des Atala, des Gaétane de Montreuil, des Clara Lanctôt, elles aideront les lettres de leur pays à prendre conscience d'elles-mêmes, à se dégager de l'imitation trop sensible des modèles, pour parvenir enfin à l'originalité.

La “nationalisation” de l'art canadien sera tôt ou tard la résultante de toutes ces énergies mises en commun.

Abbé F. CHARBONNIER.

J'aurais voulu faire entrer dans cet article, par voie de rapprochement, les Poèmes de J.-B. Gagnon, publiés également en 1923 sous la rubrique *Coups de Scalpel*. La matière du livre n'ayant que des rapports lointains avec le “Lyrisme religieux et mystique”, je me propose d'en faire l'étude dans l'une des prochaines livraisons de *L'Action française*.

F. C.

---

#### L'A. C. J. C. ET LES ECOLES D'ONTARIO

L'Association de la jeunesse catholique mène splendidement sa campagne de souscription pour le soutien des écoles bilingues de l'Ontario. Le moindre succès de sa propagande ne sera point d'avoir obtenu le concours de toute la presse canadienne-française, voire de la plus étrangère à ces sortes de choses, et même de la presse anglaise du Québec qui commence à “s'embarquer”. Une seule note discordante jusqu'ici dans les journaux de notre province. Un journaliste s'est trouvé pour écrire de basses platitudes comme celles-ci: “Pour cent mille dollars, que de farceurs auraient consacré leur vie à la défense des principes immortels”. Ou encore: “Maintenant que les conservateurs triomphent à Toronto, l'agitation bilingue va reprendre son bel cours”. Naturellement cette infamie ne pouvait venir que d'un journal canadien-français, et, non moins naturellement, ce journal ne pouvait être que l'*Événement* de Québec. Il y aura donc éternellement de ces Québécois qui porteront dans leur âme, l'ombre de la Garnison!